

## Agir. Identité(s) des médecins antiques

Comment définir l'identité des personnes qui ont exercé une activité thérapeutique dans l'Antiquité grecque et romaine ? La pratique médicale émerge dans les sources écrites comme *technê*, c'est-à-dire comme métier exercé par un professionnel, distinct d'un thérapeute occasionnel<sup>1</sup>, au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ce savoir, issu de spéculations philosophiques, devient alors autonome. Ses principes théoriques et éthiques sont transmis sous forme écrite par la soixantaine de traités qui composent le *Corpus hippocratique*, rédigés par différents auteurs entre le V<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Dans la théorie humorale, la santé dépend de l'équilibre d'humeurs corporelles, d'ordinaire au nombre de quatre, sang, bile noire, bile jaune, phlegme. Cette représentation du corps, pensé comme un tout, implique des pratiques thérapeutiques spécifiques pour conserver ou rétablir la santé. Un vocabulaire spécialisé rend compte de l'exercice de ce type d'activité. Les Anciens désignent le praticien par différents noms : en grec *ιατρός* (ou *ιητρός*), en latin *medicus*, au féminin en grec *ιατρεινή* (ou *ιατρίνη*, *ιάτρια*), en latin *medica*. À l'époque hellénistique, des spécialisations apparaissent. L'art médical est alors structuré en trois parties, la diététique, la pharmacutique et la chirurgie. Sur les épitaphes funéraires latines, le champ de compétence du praticien est souvent précisé : *medicus clinicus, chirurgus, oculusarius, auricularius*... Ces spécialisations sont parfois critiquées comme des réductions du champ du savoir. Martial s'en moque dans une de ses *Épigrammes*<sup>2</sup> :

---

\* Véronique DASEN est professeure d'archéologie classique à l'Université de Fribourg (Suisse) et auteure de nombreuses publications sur l'histoire du corps et de la médecine, de la maternité et de la petite enfance. Elle est la commissaire scientifique de l'exposition itinérante créée au Musée romain de Nyon en 2010 *Quoi de neuf, docteur ? Médecine et santé à l'époque romaine*.

<sup>1</sup> Cf. Machaon et Podalire, les soldats-médecins de l'*Iliade*, déjà appelés « médecins » : *Iliade*, XI, 514-515 : « [fais près de toi monter Machaon ; un médecin, *iêtros*, vaut beaucoup d'autres hommes, s'il s'agit d'extraire des flèches ou de répandre sur les plaies des remèdes apaisants. » (trad. P. Mazon, Paris, CUF).

<sup>2</sup> MARTIAL, *Épigrammes*, X, 56, 3-8 (trad. H. J. Izaac, Paris, CUF).

Cascellius extrait ou soigne une dent malade ; tu brûles, Hygin, les cils qui gênent les yeux ; Fannius fait disparaître sans excision un catarrhe de la luette, Éros supprime les vilaines cicatrices, Hermès et Podalire des hernies intestinales. Mais qui guérira les gens éreintés de fatigue ?

La pratique thérapeutique comprend aussi un large spectre d'activités désignées par des noms particuliers, comme *iatraliptes*, masseur, *rhizotomos* ou *herbarius*, herboriste<sup>3</sup>. À côté de spécialistes également attestés dans le monde civil (*medicus chirurgus, ocularius, ueterinarius*), l'armée possède un personnel soignant distinct, désigné selon le corps de troupe auquel il appartient (*medicus legionis, cohortis, alae*), ou selon ses fonctions, tel les pharmaciens, *capsarius*, en charge de la *capsa*, la boîte qui contient les médicaments, ou *seplasiarius*, de *seplasium*, l'onguent<sup>4</sup>. L'étude du vocabulaire ne permet cependant pas toujours de définir précisément les champs d'activités thérapeutiques, comme le montre l'exemple de la gynécologie et de l'obstétrique à l'époque romaine. Si des noms semblent être réservés aux femmes, comme celui de sage-femme, en grec *μαῖα*, en latin *obstetrix*, des hommes ont aussi pratiqué la gynécologie et des accouchements<sup>5</sup>. L'activité de la femme médecin, *medica*, semble inclure non seulement celle de la sage-femme, en prenant en charge l'ensemble des soins à donner aux femmes, comme le suggère le terme composé grec *ιατρόμια, ιατρομέα*, transcrits en latin *iatromaia, iatromea* ou *iatroma*, mais aussi des soins prodigués aux hommes<sup>6</sup>.

<sup>3</sup> Voir par exemple PEREA YÉBENES Sabino, « Algunas consideraciones sobre la iatraléptica antigua y la constitución de Vespasiano a favor de los médicos de Pérgamo », *Florentia Iliberritana*, 20, 2009, p. 201-225.

<sup>4</sup> WILMANNNS Juliane C., *Der Sanitätsdienst im Römischen Reich. Eine sozialgeschichtliche Studie zum römischen Militärsanitätswesen nebst einer Prosopographie des Sanitätspersonals*, Hildesheim, Olms-Weidmann, 1995 ; BAKER Patricia A., *Medical Care for the Roman Army on the Rhine, Danube and British Frontiers in the First, Second and Early Third Centuries AD*, Oxford, J. and E. Hedges, 2004 ; BADER Pascal, « The Identity, Legal Status and Origin of the Roman Army's Medical Staff in the Imperial Age », dans MAIRE Brigitte (éd.), *'Greek' and 'Roman' in Latin Medical Texts. Studies in Cultural Change and Exchange in Ancient Medicine* (Studies in Ancient Medicine 42), Leiden, Brill, 2014, p. 43-59.

<sup>5</sup> SORANOS, *Maladies des femmes*, III, 1 : « Nous appelons certains médecins « médecins des femmes » *gynaikeioi iatroi*, parce qu'ils soignent les affections des femmes ; le public a généralement recours à des sages-femmes en cas de maladie lorsque ce sont des femmes qui souffrent d'une affection propre à leur sexe et qu'elles ne partagent pas avec les hommes. » (trad. P. Burguière, D. Gourevitch et Y. Malinas, Paris, CUF).

<sup>6</sup> GOUREVITCH Danielle, « La gynécologie et l'obstétrique », dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 37, 3, Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1996, p. 2083-2146 ; FLEMMING Rebecca, *Medicine and the Making of Roman Women : Gender, Nature, and Authority from Celsus to Galen*, Oxford, Oxford University Press, 2000 ; ALONSO ALONSO Angeles, « *Medicae* y *obstetrices* en la epigrafía latina del imperio romano. Apuntes en torno a un análisis comparativo », *Classica et Cristiana*, 6, 2011, p. 267-296 ; PARKER Holt, « Women and Medicine », dans JAMES Sharon L., DILLON Sheila (dir.), *Blackwell Companion to Women in the Ancient World*, Malden, MA, Chichester ; Oxford, Wiley-Blackwell,

Une des grandes difficultés de l'enquête est de faire abstraction de nos étiquettes modernes qui ne s'appliquent pas aux réalités de la pratique médicale antique. Les travaux de nombreux chercheurs l'ont clairement établi : dans l'Antiquité grecque et romaine, l'exercice de la médecine est libre. Aucun diplôme ne sanctionne les études, la réputation en tient lieu. L'art médical s'acquiert par l'apprentissage au lit du malade, par l'enseignement oral et par la lecture. La durée de la formation, accomplie dans le cadre familial ou auprès d'un maître, est très variable, entre six mois et six ans ou plus<sup>7</sup>. Cependant, au-delà de la grande diversité des cas individuels, des constantes apparaissent. Citoyens libres en Grèce, les médecins jouissent d'une haute considération sociale dans des cités qui s'attachent leurs services et leur rendent honneur par décret. À Rome, cette *technê* est d'abord associée à un savoir perçu comme étranger à la tradition romaine. À l'époque où le terme *medicus*, l'équivalent latin du grec *iatros*, apparaît pour la première fois dans la littérature latine dans les pièces de Plaute (fin II<sup>e</sup> s. av. J.-C.)<sup>8</sup>, des mesures officielles favorisent l'installation de médecins grecs à Rome. Selon Pline l'Ancien<sup>9</sup>, le premier fut un Péloponnésien, nommé Archagathus, qui reçut en 219 av. J.-C. la citoyenneté en même temps qu'une boutique, *taberna*, « achetée sur les fonds publics ». D'abord apprécié comme chirurgien, *uulnerarius*, il aurait bientôt suscité la méfiance et fut surnommé *carnifex*, « le bourreau », à cause de « sa cruauté à trancher et à brûler », des méthodes invasives bien éloignées de celles de la médecine romaine traditionnelle. La conquête de la Grèce, qui devient province romaine après la prise de Corinthe (146 av. J.-C.), entraîne l'arrivée comme esclaves de médecins d'origine grecque. Pline l'Ancien exprime des résistances xénophobes : « Il est avéré que le peuple romain, en étendant ses conquêtes, a perdu ses <anciennes> mœurs ; vainqueurs, nous avons été vaincus. Nous obéissons à des étrangers et, grâce à une seule profession, ils sont devenus les maîtres de leurs maîtres<sup>10</sup>. »

---

2012, p. 107-124 ; KÜNZL Ernst, *Medica. Die Ärztin*, Mainz am Rhein, Nünnerich-Asmus, 2013 ; DANA Madalina, « Femmes et savoir médical », dans GARGAM Adeline (dir.), *Femmes de sciences de l'Antiquité au XIX<sup>e</sup> siècle. Réalités et représentations* dans les mondes antiques Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2014, p. 21-41.

<sup>7</sup> Sur la formation des médecins, voir par exemple MUDRY Philippe, « Le médecin dans l'Antiquité grecque et romaine », dans CALLEBAT Louis (dir.), *Histoire du médecin*, Paris, Flammarion 1999, p. 21-57, spécialement p. 160-163 (réimpr. dans *Medicina, « soror philosophiae ». Regards sur la littérature et les textes médicaux antiques (1975-2005)*, p. 151-178), et le cas de Galien, BOUDON Véronique, *Galien de Pergame : Un médecin grec à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

<sup>8</sup> PLAUTE, *Ménechmes*, 875. L'introduction du culte d'Asclépios à Rome en 291 av. J.-C. a peut-être ouvert la voie. Sur la transplantation de la médecine grecque à Rome, NUTTON Vivian, *Ancient Medicine*, Londres et New York, Routledge, 2004, p. 157-170, KING Helen et DASEN Véronique, *La médecine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Lausanne, Éditions BHMS, p. 39-44, et les études rassemblées par MAIRE Brigitte (éd.), *op. cit.*

<sup>9</sup> PLINE, *Histoire naturelle*, XXIX, 12-13.

<sup>10</sup> PLINE, *Histoire naturelle*, XXIV, 5 (trad. J. André, Paris, CUF).

Dans un article récent, Sébastien Barbara a montré comment s'était opérée l'intégration socioprofessionnelle de médecins grecs de différents statuts sociaux, d'origine libre ou affranchis, auprès des puissants dès l'époque tardo-républicaine<sup>11</sup>. De nombreuses sources, notamment épigraphiques, témoignent de réussites familiales et professionnelles<sup>12</sup>. Plusieurs médecins font fortune, comme Antonius Musa, disciple d'Asclépiade de Bithynie, esclave puis affranchi d'Antoine ou de sa famille, et finalement médecin d'Auguste. Le succès des soins prodigués au Prince en 23 av. J.-C. lui valut l'honneur exceptionnel d'avoir sa statue élevée à côté de celle d'Esculape à Rome<sup>13</sup>. Rome offrait la possibilité d'approcher une large clientèle, fortunée, voire de devenir le médecin attitré d'un membre de la famille impériale. Pline mentionne les honoraires astronomiques que des médecins de son temps ont pu recevoir du milieu de l'élite : « Je passe sous silence de nombreux et très célèbres médecins, tels les Cassius, les Carpetanus, les Arruntius, les Rubrius, dont le traitement annuel dans les maisons princières s'élevait à 250 000 sesterces<sup>14</sup>. »

Cette prospérité est immortalisée dans certains tombeaux. Selon Pline, le médecin Thessalus aurait ainsi construit à l'époque de Néron sur la via Appia un monument funéraire « où il se décerne à lui-même le titre d'*iatronice*, "vainqueur des médecins". Aucun histrion, aucun cocher de cirque n'était, lorsqu'il sortait en public, accompagné d'un plus nombreux cortège<sup>15</sup>. »

L'intégration passe aussi par une activité évergétique qui s'inscrit dans l'espace urbain. Une inscription funéraire découverte à Assise éclaire le destin remarquable de P. Decimus Eros Merula, à la fois *medicus clinicus, ophthalmicus et chirurgus*. Le texte indique qu'il acheta sa liberté 50 000 sesterces, paya 20 000 sesterces pour devenir *sevir augustalis*, c'est-à-dire occuper des fonctions religieuses au niveau municipal, 30 000 sesterces pour une statue dans le temple d'Hercule de sa cité et 37 000 pour paver les routes, et qu'il laissa une fortune de 800 000 sesterces<sup>16</sup>.

L'abondance de surnoms grecs transmis par les sources littéraires et épigraphiques a éveillé le doute de plusieurs chercheurs sur leur authenticité. Auraient-ils été choisis en fonction de l'activité professionnelle ? Leur régularité

<sup>11</sup> BARBARA Sébastien, « 'Memorial' Strategies of Court Physicians in the Imperial Period », dans MAIRE Brigitte (éd.), *op. cit.*, 2014, p. 25-42.

<sup>12</sup> RÉMY Bernard, avec la coll. de FAURE Patrice, *Les médecins dans l'Occident romain (Péninsule Ibérique, Bretagne, Gaules, Germanies)*, Bordeaux, Ausonius, 2010. Sur la prosopographie, KORPELA Jukka, *Das Medizinpersonal im antiken Rom*, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1987 ; SAMAMA Évelyne, *Les médecins dans le monde grec : sources épigraphiques sur la naissance d'un corps médical*, Genève, Droz, 2003.

<sup>13</sup> SUÉTONE, *Auguste*, 59, 1 ; DION CASSIUS 53.50 ; PLINE, *Histoire naturelle*, XIX, 128 ; XXIX, 6. MICHLER Marckwart, « *Principis medicus* : Antonius Musa », dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 37, 1, Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1993, p. 757-785.

<sup>14</sup> PLINE, *Histoire naturelle*, XXIX, 7 (trad. A. Ernout, Paris, CUF).

<sup>15</sup> *Ibidem*, XXIX, 9.

<sup>16</sup> *Corpus Inscriptionum Latinarum* XI, 5400 ; NUTTON Vivian, *op. cit.*, p. 260-261.

suggère qu'une identité grecque, réelle ou imaginaire, pouvait participer à la construction d'une bonne réputation<sup>17</sup>.

La question de l'identité des praticiens antiques est donc vaste et se décline dans chaque période et région selon différents paramètres, sociaux (s'agit-il d'un individu libre, d'un esclave ou d'un affranchi ?) et professionnels (la pratique médicale est-elle l'unique occupation, d'autres formes de thérapeutiques, de type magique, sont-elles exercées, un généraliste ou un spécialiste, et de quelle sorte ?). La distribution des tâches et les compétences varient aussi entre femmes et hommes. Comment cette diversité se traduit-elle dans les sources iconographiques et archéologiques ?

Les recherches ont récemment connu des développements importants auquel ce numéro entend contribuer. De nouvelles grilles d'analyse peuvent être appliquées à des sources déjà connues. La déontologie qui fonde la médecine hippocratique est ainsi relue par Lydie Bodiou dans la perspective d'une histoire du sensible en s'attachant à saisir la contribution de l'expression littéraire de cette *technê*. Le médecin se sert de son corps à différents niveaux, d'une part comme d'un instrument en mobilisant tous ses sens afin de procéder à l'examen du patient, d'autre part comme d'un outil de communication pour inspirer la confiance, en maîtrisant sa posture, sa gestualité, sa voix et l'ensemble de sa tenue qui constituent les signes de la compétence professionnelle. Une démarche pluridisciplinaire, à la croisée des sources écrites, épigraphiques, archéologiques et iconographiques, apporte aussi des résultats nouveaux. L'identité du médecin grec est ainsi abordée au travers du discours visuel et littéraire des monuments funéraires par Natacha Massar qui compare l'expression du statut professionnel d'hommes et de femmes de différents métiers. Si les *technitai* se plaisent à vanter leur savoir-faire, la transmission familiale de leur art et affirment la dimension panhellénique de leur renommée, la forme souvent versifiée des épitaphes de médecins témoigne de la volonté d'afficher un statut de lettré. Le médecin se distingue aussi des autres professionnels en se faisant représenter entouré d'instruments, notamment de la ventouse, mais sans les manipuler, comme le font par exemple le prêtre et le musicien.

Une des voies fructueuses de la recherche actuelle concerne les interactions entre les différentes formes de pratiques thérapeutiques, rationnelles et religieuses ou magiques. Les rapports sont nombreux, d'ordinaire sans antagonisme, même si chacune de ces pratiques propose différents discours explicatifs sur les causes des maladies et d'autres modes de traitement. Parmi les exemples fameux qui illustrent les contiguités de différentes façons de penser les soins, citons le fameux relief de

---

<sup>17</sup> SOLIN Heikki, « Die sogenannten Berufsnamen antiker Ärzte », dans VAN DER EIJK Ph. J., HORSTMANSHOFF H. F. J., SCHRIJVERS P. H. (éds), *Ancient Medicine in its Socio-Cultural Context. Papers read at the Congress held at Leiden University, 13-15 April 1992*, Amsterdam, Atlanta, Rodopi, 1995, p. 119-142; RÉMY Bernard, *op. cit.*, p. 40-41 et p. 56-57.

l'Amphiaraiion d'Oropos (début du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.) où le dieu traite un malade avec les gestes d'un médecin<sup>18</sup>. Les témoignages des malades confirment la complémentarité des recours aux dieux et aux médecins, de manière simultanée ou successive. Ainsi, sur des inscriptions d'époque impériale de la cité carienne de Cibyra, le patient remercie-t-il à la fois le médecin qui l'a soigné et le dieu qui l'a sauvé<sup>19</sup>. Le culte d'Asclépios/Esculape n'est cependant pas exclusif. Le médecin peut placer l'exercice de son art sous le patronage d'autres divinités guérisseuses, gréco-romaines, indigènes ou orientales<sup>20</sup>. L'étude de la symbolique égyptienne d'un petit récipient en forme d'hippopotame jette un nouvel éclairage sur l'identité de son propriétaire, le médecin de Bingen, peut-être initié au culte isiaque, comme le propose Valérie Martini. Les soignants emploient aussi des remèdes qui témoignent de la porosité des limites entre savoirs rationnels et magie. Patricia Gaillard-Seux explore ainsi le réseau d'associations symboliques entre le corps humain et la nature en analysant l'exemple de l'usage du fenouil et de la chélidoine, des produits dont les vertus auraient été enseignées aux hommes par les animaux<sup>21</sup>.

La découverte de nouveaux documents archéologiques et la mise en valeur de trouvailles anciennes ont beaucoup contribué à l'élargissement de nos connaissances, promues par une série d'expositions sur le monde grec et romain. *Quoi de neuf, docteur ? Médecine et santé à l'époque romaine*, créée au Musée romain de Nyon en 2010, a été reprise avec de nouveaux objets dans différents musées européens jusqu'en 2015<sup>22</sup>, *Hygieia. Health, Illness, Treatment from Homer to Galen*, s'est ouverte au Musée cycladique d'Athènes en 2014, et *Medicus. Der Arzt im römischen Köln*, au Römisch-

<sup>18</sup> Athènes, Musée archéologique national 3369 ; KING Helen et DASEN Véronique, *op. cit.*, p. 91-94, fig. 5.2.

<sup>19</sup> NISSEN Cécile, *Entre Asclépios et Hippocrate. Étude des cultes guérisseurs et des médecins en Carie (Kernos Suppl. 22)*, Liège, Centre de recherche sur la religion grecque antique, 2009.

<sup>20</sup> NUTTON Vivian, *op. cit.*, p. 273-291. Dans les provinces d'Occident, RÉMY Bernard, *op. cit.*, p. 58-61 a répertorié 16 dédicaces de médecins à des dieux, dont une à Mithra en Germanie supérieure.

<sup>21</sup> Pour un bilan de cette approche, BONNARD Jean-Baptiste, DASEN Véronique, WILGAUX Jérôme, « Les *technai* du corps : la médecine, la physiognomonie et la magie », *Dialogues d'Histoire Ancienne*, supplément 14, 2015, p. 169-190. Voir aussi BOEHM Isabelle et LUCCIONI Pascal (dir.), *Le médecin initié par l'animal*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2008 ; STADEN Heinrich von, « Matière et signification, Rituel, sexe et pharmacologie dans le corpus hippocratique », *L'Antiquité classique*, 60, 1991, p. 42-61 ; *id.*, « Animals, Women, and *Pharmaka* in the Hippocratic Corpus : Beaver's testicle and the care of the womb », dans BOUDON-MILLOT Véronique, DASEN Véronique, MAIRE Brigitte (dir.), *Femmes en médecine. En l'honneur de D. Gourevitch*, Paris, De Boccard Édition-Diffusion, 2008, p. 171-204.

<sup>22</sup> En se déplaçant, l'exposition a ainsi permis de découvrir de nouveaux objets supplémentaires à Lyon, Musée gallo-romain Lyon-Fourvières, Bavay, Forum antique, au Mans, Carré Plantagenêt, Vindonissa et Ruffenhofen, Limeseum (2010-2015) ; DASEN Véronique (éd.), *Quoi de neuf, docteur ? La médecine à l'époque romaine*, Nyon, 2010 (nouvelle éd. augmentée, Lyon, 2011, Le Mans, 2012).

Germanisches Museum de Cologne en 2015<sup>23</sup>. La mise en série d'objets en apparence anodins a permis de réaliser qu'ils possédaient une fonction thérapeutique, comme les anneaux métalliques avec ou sans bélière jusqu'ici interprétés comme de simples boucles de ceinture ; Mélanie Lioux a réuni un ensemble de sources écrites et archéologiques qui permet d'établir de manière convaincante leur usage, jusqu'ici inconnu, comme élément de garrots. De même, en recherchant des boîtes à médicaments dans les réserves du musée de Thessalonique, Despina Ignatiadou a repéré dans le matériel d'une tombe de Derveni, célèbre pour son fastueux cratère funéraire en bronze (dernier quart du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.), un ensemble d'objets associés à la pratique médicale dont la fonction était passé inaperçue. La possibilité d'identifier leur contenu apporte des connaissances essentielles<sup>24</sup>. Les analyses des produits conservés dans une boîte et une pyxide en bronze confirment qu'il s'agit de médicaments, révélant une nouvelle facette de l'identité complexe du défunt, un membre de l'élite macédonienne, non seulement un guerrier et prêtre du culte de Dionysos, mais aussi un soignant dont le statut précis reste à définir.

---

<sup>23</sup> Pour Vindonissa, voir le bilan établi par DASEN Véronique, LANDER Tina et SCHWARZ Peter-Andrew, « Militärisches und ziviles Gesundheitswesen – ein Streifzug durch die römischen Provinz », *Archäologie Schweiz, Archéologie suisse*, 36, 2013, p. 4-15. Voir aussi le numéro spécial *La médecine à l'époque romaine, Archéo-Théma*, 46, septembre-octobre 2011. Athènes : N. STAMPOLIDIS et Y. TASSOULAS (éd.), *Hygieia. Health, Illness, Treatment from Homer to Galen, Catalogue de l'exposition au Musée d'art cycladique*, Athènes, 2014. La publication des instruments médicaux conservés au Musée de Cologne est en préparation par Marion EUSKIRCHEN, *Kölner Jahrbuch*. Sans oublier la grande exposition de la Fondation Bodmer à Genève, D'ANDIRAN Gérard (dir.), *La médecine ancienne, du corps aux étoiles*, Cologny, Fondation Martin Bodmer ; Paris, PUF, 2010.

<sup>24</sup> Cf. les analyses de produits biologiques en contexte funéraire réalisées dans le cadre du projet ANR MAGI (*Manger, boire, offrir pour l'éternité en Gaule et Italie préromaines*) dirigé par Dominique Frère en association avec le laboratoire Nicolas Garnier <http://www.bioarchaeo.net>.